

À l'usine Oboukhov

Sergueï Allilouïev

J'entendis parler de Vladimir Ilitch pour la première fois de la bouche de [V. Kournatovski](#), éminent révolutionnaire marxiste arrivé à Tiflis en 1900, après sa déportation dans la région de l'Énisséï où il avait vu Lénine, qui y était également déporté. En 1903, à Bakou, V. Chelgounov m'apprit une foule de choses sur Lénine. Et je vis Vladimir Ilitch pour la première fois à Pétrograd, en avril 1917, lorsque, arrivé en Russie, il prit la parole, monté sur une auto blindée, au meeting organisé devant la gare de Finlande.

Le prolétariat de Pétrograd, les matelots et les soldats d'esprit révolutionnaire saluèrent avec enthousiasme Lénine. Il adressa aux assistants un discours qu'il est impossible d'oublier. Il exhortait les travailleurs de la ville et de la campagne à s'unir, il appelait les ouvriers à lutter contre leur ennemi de toujours – la bourgeoisie – et prévenait qu'il fallait être prêt à de grandes épreuves.

Bientôt après j'entendis une deuxième fois Vladimir Ilitch, à l'usine Oboukhov. Des conciliateurs de tout poil faisaient une propagande acharnée parmi les ouvriers de certains ateliers et, notamment, dans celui des canons. Ils couvraient d'accusations calomnieuses les bolchéviks et Lénine, appelaient les ouvriers à descendre dans la rue pour manifester leur hostilité à l'égard du bolchévisme.

Vladimir Ilitch vint à l'usine pour démasquer devant les masses ouvrières la politique de trahison des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires. Il arriva à l'atelier des canons avant l'heure fixée.

Au début, il y avait peu de monde, les équipes de la journée n'ayant pas encore fini le travail. Dans un coin de l'atelier se dressait une petite tribune munie d'une rampe. Un groupe d'ouvriers s'était rassemblé autour de Vladimir Ilitch. Il s'assit sur les marches de l'escalier conduisant à la tribune et tira de la poche de son veston un petit paquet enveloppé de papier journal : c'était un morceau de pain noir beurré. Tout en échangeant de courtes phrases avec ses interlocuteurs, Lénine mangeait son pain avec appétit et buvait le thé apporté par un de nos camarades.

Bientôt l'immense local de l'atelier des canons s'emplit des ouvriers des autres ateliers, qui déferlaient en un large flot par la porte grande ouverte. Vladimir Ilitch monta à la tribune. A peine avait-il commencé à parler, que des clameurs hostiles retentirent. Le tapage soulevé par un groupe de menchéviks et de socialistes-révolutionnaires couvrait la voix de Lénine.

Vladimir Ilitch attendit tranquillement que les passions se fussent calmées. Les menchéviks continuaient à faire rage ; alors les ouvriers expulsèrent de l'atelier quelques-uns des braillards aux plus fortes gueules. La plupart des ouvriers manifestaient une très vive impatience. Ils voulaient au plus vite entendre Lénine. Les criards furent avertis : « *On jettera dehors les gêneurs.* »

Enfin, le silence se rétablit et Vladimir Ilitch put parler. Sa voix tranquille, ses paroles simples, compréhensibles et persuasives, produisirent sur l'auditoire une impression irrésistible. L'intervention de Lénine à l'usine Oboukhov, qui passait pour une citadelle des opportunistes, exerça une action considérable sur les masses. Les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires commencèrent visiblement à perdre leur influence sur les ouvriers de l'usine Oboukhov. Ceux-ci se détachèrent peu à

peu des conciliateurs pour écouter de plus en plus les bolcheviks ; qui les appelaient à lutter contre la bourgeoisie.

Les journées de juillet 1917

Rentré de l'étranger en 1917 à Ptérogad, Vladimir Ilitch fréquentait alors le camarade Polétaïev qu'il connaissait depuis 1907. Polétaïev avait été membre de la IIIe Douma d'Etat où il faisait partie de la fraction bolchévique.

C'est chez Polétaïev que je fis la connaissance de Vladimir Ilitch. C'était au début de mai 1917 ; deux mois plus tard, à ma grande joie, mon modeste logement, situé au quatrième étage du n° 17 de la rue 10e Rojdestvenskaïa, servit de refuge au cher Ilitch pendant une semaine.

Voici comment cela se fit.

Je travaillais alors à la centrale électrique de la Société anonyme de 1886, aujourd'hui Iere Centrale électrique, canal Obvodny. Membre du comité d'usine de la centrale électrique, je passais beaucoup de temps au siège du comité. Tous les membres du comité restaient au travail jour et nuit, car il fallait assurer le fonctionnement de la centrale, sans à-coups. C'est pourquoi nous n'étions pas exactement renseignés sur ce qui se passait à Pétrograd.

À cinq heures du soir environ le 5 (18) juillet 1917, je profitai d'une minute de liberté pour passer chez moi ; je voulais apprendre de mes proches camarades les dernières nouvelles. À la maison je trouvai ma femme, qui rentrait de chez [Poletaïev](#) où elle avait vu Lénine. On lui avait dit que Vladimir Ilitch avait besoin d'un abri sûr. On avait pensé à mon logement.

Ma femme et moi, nous étions ravis de recevoir notre cher hôte. Après avoir réglé tous les détails, je partis travailler et ma femme retourna chez Polétaïev.

Le matin du 7 (20) juillet, en rentrant à la maison, j'y trouvai Lénine. Vladimir Ilitch était très calme. Ayant appris qu'il y avait une pièce disponible dans mon logement, il décida de rester chez moi jusqu'à son départ pour Sestoret'sk⁵. Il s'installa dans la petite chambre dont l'unique fenêtre donnait sur la cour voisine.

Puis Vladimir Ilitch me dit qu'il lui fallait organiser la liaison avec différents camarades et avec l'organisation du parti, pour qu'il fût au courant des événements.

Le même jour ma fille aînée⁶ rentra de Lévaçovo. Elle répéta à Vladimir Ilitch les propos que tenaient dans le wagon du chemin de fer de Finlande les petits-bourgeois inquiets et les agitateurs de tout poil et de tout rang. Se référant à des « sources bien informées », les petits-bourgeois parlaient à qui mieux mieux des « principaux coupables de l'insurrection » et des « agents secrets de Guillaume », qui s'étaient enfuis en Allemagne à bord d'un torpilleur ou d'un sous-marin. Vladimir Ilitch riait de bon cœur en écoutant ces récits.

Vladimir Ilitch demeura dans sa petite chambre jusqu'au 11 (24) juillet 1917. Tout ce temps-là, il méditait longuement, écrivait des mots d'encouragement aux camarades, rassurait les désarmés, remontait ceux qui se laissaient abattre.

5 Voir le récit de Nikolaï Emélianov *Le « chef » dans la hutte mystérieuse*. (Note MIA)

6 Il s'agit de Nadéjda Allilouïeva (1901-1932), future épouse de Staline. (Note MIA)

La situation était extrêmement tendue à Pétrograd. Nous étions terriblement inquiets pour notre chef bien-aimé. Apparemment, Vladimir Ilitch devinait nos pensées. Le lendemain de son arrivée il me demanda si je pouvais trouver un autre refuge, encore plus sûr. Je répondis : « *Si cela est nécessaire, j'essayerai.* » Vladimir Ilitch réitéra sa demande avec insistance et ajouta qu'il fallait lui trouver quelques vêtements, pour qu'il pût changer d'aspect, s'il avait besoin de sortir. Il me demanda également de lui procurer un plan de Pétrograd.

Je me rendis le jour même chez un proche ami, K. Savtchenko, chef-concierge qui, aux années pénibles d'une féroce réaction et du furieux déchaînement des suppôts tsaristes, avait caché chez lui, ou dans un autre lieu sûr, beaucoup de militants illégaux. [M. Kalinine](#) et J. Staline se cachèrent un certain temps chez lui. Savtchenko me donna les effets nécessaires pour un travestissement et prépara un abri pour Ilitch.

Le 9 (22) juillet au matin, Vladimir Ilitch me demanda où en étaient les choses au sujet de la chambre, et si j'avais trouvé un plan de Pétrograd pour qu'il pût choisir le chemin le plus court, au cas où il serait forcé de changer d'adresse, et aussi pour établir l'itinéraire le plus avantageux et le plus sûr, conduisant à la gare Primorski.

Je n'avais pas encore trouvé un plan de Pétrograd ; c'est pourquoi je dis à Vladimir Ilitch que je connaissais le chemin conduisant à la gare Primorski comme ma poche. Vladimir Ilitch répondit qu'il me croyait volontiers, mais que cela ne l'arrangeait pas du tout. Il voulait étudier lui-même l'itinéraire, et c'est pourquoi il avait besoin d'un plan.

Ceci dit, Vladimir Ilitch me saisit le bras, au-dessus du coude, le serra fortement et, me regardant droit dans les yeux, me demanda si je pouvais le soir même le conduire à son nouveau domicile et si j'étais sûr que les maîtres du logement étaient dignes de toute confiance. Je répondis par l'affirmative et déclarai que je pouvais le conduire à l'instant même, mais que je pensais que ce n'était pas le moment, parce qu'il était dangereux de circuler dans les rues de Pétrograd. En outre, je lui annonçai que l'organisation du parti avait chargé certains camarades de trouver au plus vite un endroit plus sûr, près de la frontière finlandaise, pour y transférer Lénine à un moment propice. Vladimir Ilitch se montra d'accord avec moi et ne revint plus sur cette question. Le soir même je trouvai un plan de Pétrograd et nous nous mîmes à l'étudier.

Le temps qu'Ilitch demeura dans mon logement, je ne me trouvai chez moi que par à-coups, et c'est pourquoi je ne fus pas témoin de la façon dont vivait Vladimir Ilitch et de ce qu'il faisait. Ma fille aînée me raconta que, pendant tous ces jours-là, Vladimir Ilitch s'était montré d'humeur enjouée. Il passait la plupart de son temps dans sa chambre. Pendant tout le temps qu'il resta enfermé chez moi, ses relations avec le monde extérieur, avec l'organisation du parti, avec les camarades, étaient entretenues, sur ordre du Comité Central de notre parti, par l'intermédiaire d'un envoyé spécial. Ordinairement, à chaque visite, après un bref entretien d'affaires avec Vladimir Ilitch, l'envoyé recevait de lui des instructions et partait en toute hâte. À plusieurs reprises les parents et proches de Vladimir Ilitch vinrent s'enquérir à son sujet ; sa femme Nadejda Konstantinovna et sa sœur [Maria Ilitchna](#) vinrent le voir une ou deux fois.

La presse bourgeoise développait toujours sa campagne d'excitation. Les mouchards grouillaient alentour. La situation devenait très dangereuse. Lénine dut se cacher dans l'illégalité. J. Staline et moi, nous reconduisîmes Vladimir Ilitch à la gare Primorski, d'où il se rendit à Razliv. C'est ainsi que je fis la connaissance de ce grand révolutionnaire, de ce chef, de ce savant, de ce grand homme.

Lénine tel qu'il fut, tome 1. Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1958, pp. 677-678 et 707-710.